

LES HUMANITÉS SINO-ANNAMITES

.... Ce fut une ville de lettrés et de poètes : ils y ont vécu dans l'équilibre délicat de la sagesse chinoise, entre la tempérance et la volupté, entre l'étude et le loisir, entre la tristesse discrète et la bonne humeur avouée. Au bord de leurs jardins exigus, ils ont entendu chanter le loriot et laissé l'aile de l'oie sauvage emporter leur rêve...

ABEL BONNARD

La question des humanités est à l'ordre du jour. En France, on ne parle que de sauvegarder les humanités gréco-latines devant la prépondérance chaque jour plus grande de la culture scientifique et moderne. Mais même les plus chauds partisans de cette dernière ne contestent pas la valeur éducative des lettres anciennes, leur éminente vertu pour la formation de l'esprit, et comme qui dirait, comme une sorte de haute gymnastique intellectuelle. Si tous ne s'accordent pas sur la place qu'il convient de leur donner dans l'enseignement, tous sont unanimes à en reconnaître l'utilité.

En Occident, la cause des humanités est donc entendue.

En Indochine, la question se pose de tout autre façon. Et d'abord, beaucoup de personnes contestent même qu'il y ait une question des humanités particulière à ce pays. En fait d'humanités, il ne saurait y en avoir, paraît-il, que de grecques et de latines, et en dehors de la civilisation méditerranéenne, la seule éminente, la seule parfaite, aucune autre n'a jamais produit une culture digne de ce beau nom d'humanisme. Et puisque les Annamites sont admis à recevoir les bienfaits du savoir occidental, le meilleur don qu'on puisse leur faire, c'est de les initier aux beautés des littératures anciennes de la Grèce et de Rome, mères de la civilisation européenne et de la civilisation tout ourt. Parler d'humanités extrême-orientales ou d'humanités

indochinoises, c'est ou commettre un intolérable abus de termes, ou tomber dans cet engouement pour l'Orient qui sévit dans certains milieux intellectuels d'Occident et qui fait que, depuis quelques années, à l'instigation d'hommes comme Romain Rolland ou le Comte de Keyserling, ou prête une oreille trop complaisante aux insidieux « appels » d'un Orient factice. Et le moins qui puisse vous arriver si vous vous hasardez à faire une allusion discrète à ce soi-disant humanisme chinois ou hindou, c'est d'être accueilli par un sourire sceptique qui montre quel cas on en fait.

Eh bien, au risque d'essayer le sarcasme des sceptiques, je voudrais essayer de montrer qu'il y a bien un humanisme sino-annamite, que cet humanisme a formé pendant des siècles des générations de lettrés imbus de la culture la plus humaine qui soit, puisqu'elle propose constamment à l'étude et à l'imitation des hommes un idéal de raison et de sagesse, et que de nos jours encore, sous peine de tomber dans un mé-tissage intellectuel qui n'a rien d'attrayant et qui s'avère franchement néfaste, l'enseignement moderne, qu'il soit français ou franco-annamite, ne doit pas en faire complètement abstraction.

Au reste, ce sarcasme, je l'ai déjà essayé, si je puis ainsi dire, en sens inverse. Ayant eu quelquefois l'occasion de vanter à nos vieux lettrés annamites la littérature occidentale en général et la littérature française en particulier, je me

suis attiré le même sourire sceptique, expression de la même narquoise incrédulité. L'un d'eux me disait : « Les Occidentaux sont certainement très forts dans les sciences et les arts appliqués. Il est douteux qu'ils aient une littérature aussi belle que la littérature classique chinoise. Les écrivains et poètes des Đurờng (*T'ang*) sont uniques; il ne doit y avoir rien au monde qui leur soit comparable ». — J'ai beau lui citer Lamartine et Victor Hugo, Rousseau et Voltaire, il n'a pas l'air convaincu.

Qu'est-ce à dire sinon que les lettrés d'Occident, comme ceux d'Extrême-Orient, dans leur culte exclusif d'une culture ancienne qui leur est chère, tombent parfois dans ce préjugé qui tient pour négligeable tout ce qui dérive de sources étrangères à cette culture ? Qu'est-ce à dire également sinon qu'il n'y a pas eu dans le monde une seule forme, une forme unique de culture, celle de la Grèce et de Rome, mais que tous les peuples ayant atteint un haut degré de civilisation ont eu leur culture propre, avec ce même fonds d'universalité, d'humanisme, qui en fait la valeur humaine.

Il n'est donc pas abusif *a priori* de parler d'humanités sino-annamites et de vouloir démontrer qu'au même titre que les humanités gréco-latines pour les Occidentaux, elles présentent pour les hommes de ce pays une certaine valeur éducative.

Dans ma leçon d'ouverture du cours de Philologie et Littérature sino-annamites à l'École des Hautes Etudes indochinoises, répondant aux objections des modernistes qui contestent l'utilité des études classiques sino-annamites, j'ai dit :

« On ne peut tout de même pas nier qu'il existe une littérature chinoise, mais on affirme qu'elle aurait asservi l'intelligence annamite. Si un quelconque « je l'école » se met en tête, pour mieux réussir aux examens, de découper Anatole France et de faire des compositions françaises avec des bribes de phrases de l'auteur de *Thaïs*,

allez-vous soutenir qu'Anatole France asservit l'intelligence annamite ? C'est exactement ce que faisait une certaine catégorie de lettrés qui se préparaient aux fameux concours littéraires en pillant et en plagiant sans vergogne les auteurs chinois. Nie-t-on pour cela l'influence profonde exercée par ces derniers sur la vie intellectuelle du pays d'Annam depuis des siècles ? Ce serait nier l'évidence, et toute l'histoire d'Annam protesterait là contre. En vérité, nous avons été nourris pendant deux mille ans du suc de la culture chinoise savamment distillé par une pléiade de grands poètes et de grands prosateurs qui n'ont leurs égaux que dans l'ancienne Grèce ou dans l'ancienne Rome. Un Lý Thái-Bách (*Li Tai-Pe*), un Đỗ Phủ (*Tou-Fou*), un Hàn Dũ (*Han Yu*), un Tô Đờng-Pha (*Sou Tong-P'oua*) appartiennent à la littérature universelle. Qu'est-ce qui fait en Occident la valeur éminente des littératures grecque et latine ? Qu'est-ce qui fait l'avantage unique de la culture classique pour l'éducation de l'esprit dans les pays d'Europe ? « L'avantage ? dit M. René Doumic. Faire émerger par dessus les temps, par dessus les bouleversements sociaux et les révolutions morales, les grands traits de ce que Montaigne appelait *l'humaine condition*. L'âme des anciens était moins tourmentée que la nôtre. Avec une simplicité de lignes qui, depuis, ne s'est plus retrouvée, ils ont fixé les types qui subsistent sous la déformation des siècles. A leur école, le jeune homme apprend à devenir un homme. Cette simplicité se reflète dans la manière dont ils conduisaient leur pensée, dans la forme où ils l'exprimaient... » — Ce sont exactement les mêmes caractères de simplicité et d'humanité qui distinguent les grands classiques chinois. Il n'y a pour s'en convaincre qu'à relire une des pages de Bạch Cư-Đì (*Pé-Kiu Yi*) ou de Vương Bột (*Wang Pou*), telle cette *Préface à un banquet dans le Palais du Roi de Đờng*, que le génial

écrivain composa, dit-on, à l'âge de vingt ans, et où, après avoir décrit les magnificences d'une demeure royale et les splendeurs d'un ciel d'automne « que traverse un canard sauvage avec des flocons de nuage blanc et que reflète la grande nappe des eaux tranquilles » (霞落與孤鷺齊飛。秋水共長天一色), il termine par des réflexions mélancoliques sur la pérennité de l'univers et la fugacité du bonheur humain, sur les devoirs qui attendent le sage dans la vie et l'énergie morale dont il doit faire preuve pour maintenir intact le haut idéal qui l'anime. Jamais sentiments d'une plus grande élévation morale ne furent exprimés dans une prose plus somptueuse et plus sereine à la fois. »

En effet, la littérature chinoise qui fleurissait déjà sous les Chu, notamment pendant les périodes *Xuân-thu* et *Chiên-quốc* (7^e-3^e siècle av. J.-C.), qui était très cultivée sous les Hân (2^e siècle av. J.-C. — 3^e siècle ap. J.-C.) et les Tsin (3^e-5^e siècle ap. J.-C.), atteignit son apogée sous les Đường (*T'ang*, 7^e-10^e siècle) et les Tống (*Song*, 10^e-13^e siècle). Pendant près de vingt siècles, s'élaborait une lente évolution qui faisait des chansons naïves du *Thi-kinh* (Livre des Vers) la poésie savante des 9^e et 10^e siècle, un des plus hauts sommets de la littérature universelle. Dans ces huitains harmonieux et ces poèmes sobres et élégants où la recherche de l'expression ne le cède qu'à la musicalité des vers, où une émotion discrète anime les allusions les plus savantes, c'est toute la civilisation de la Chine ancienne qui apparaît sous son aspect le plus raffiné, cette civilisation de Hang-tchéou décrite par Marco Polo en termes inoubliables et qui, suivant l'expression d'un auteur français, fut « un des moments parfaits de l'humanité » (E. Hovelague).

Je ne puis résister au plaisir de citer ici, — puisque aussi bien je ne saurais exprimer moi-même en des termes plus choisis et plus justes le charme spécial, la qualité

rare de cette poésie. — les pages infiniment intelligentes et compréhensives que le parfait lettré français Abel Bonnard a consacrées dans son beau livre *En Chine* aux poètes chinois.

« La poésie chinoise, dit-il, est extrêmement littéraire. Les poèmes, de siècle en siècle, se succèdent comme des échos. Chacun se met, pour ainsi dire, sous l'autorité d'un plus ancien qu'il rappelle, et, bien loin de se produire avec l'orgueil d'un créateur, le poète se présente avec la modestie d'un disciple, qui s'agrège respectueusement à une élite. Cette élite a compté les plus importants personnages de l'empire et l'on y trouve la plupart des grands dignitaires. Ceux-ci, comme l'a dit Saint-Evremond, en parlant de certains Romains, « ne renonçaient pas à l'homme en faveur du magistrat. » Ces grands Chinois gouvernaient, administraient, servaient près du Trône. Mais ils n'étaient pas les dupes de leur fortune ni les victimes crédules de leur disgrâce. Dans la retraite ou la défaveur, ils se retrouvaient... Ils étaient poètes moins par la possession d'un don spécial que par l'élévation de leur âme et l'achèvement d'eux-mêmes. Ils emportaient dans l'action où ils étaient engagés les scrupules, les rêves, la délicatesse frileuse de l'homme d'étude. Mais comme ils gardaient l'habitude de se retirer en eux-mêmes, ils ne perdaient pas non plus celle de se rattacher à l'univers et, en sortant des intrigues de la Cour, ou du souci des affaires, ou des recherches de la pensée, ils sentaient le vent frais passer sur leur front, et ils admiraient l'automne.

« ... Qu'on pense au charme singulier, à la saveur rare qu'auraient en Occident les poèmes d'un savant, d'un ambassadeur ou d'un ministre, qui auraient gardé assez de supériorité pour dominer ce qu'ils ont appris, assez d'indulgence pour intéresser encore à la douceur d'un beau jour leur cœur lassé de la vie. . . . Tels sont ces poèmes chinois. Il semble qu'on y voie la nature

reflétée dans de la pensée. Comme les peintures, ils visent moins à nous faire une description continue des choses qu'à nous en suggérer l'image par quelques touches heureuses, par quelques mots bien choisis qui doivent suffire à ébranler notre cœur. Loin de la surabondance magnifique de la poésie hindoue, loin du lyrisme exquis de la Perse, ces poèmes sont concis comme des odes d'Horace, mais moins alertes, brefs parfois comme des épigrammes de l'Anthologie, mais moins riants; ce sont les poèmes de l'expérience, des réflexions discrètes comme des soupirs. Ceux qui les ont écrits étaient revenus de toute illusion. Danseuse ou musicienne, la femme n'était pour eux qu'une inférieure délicate, un instrument de rêve ou de plaisir: comme les anciens, ils trouvaient leur réconfort dans l'amitié, et ce sentiment était la dernière barrière qui les séparât de la solitude. Une retenue exquise règne dans leurs vers, et les mots qu'ils emploient, loin de rien outrer, restent constamment au dessous de ce qu'ils suggèrent. Mais on sent dans leurs poèmes cette mélancolie tacite du sage, cette discrète fatigue d'être au delà de laquelle il n'y a plus rien. »

Mais il faudrait citer tout le chapitre, et les passages sur Li Tai-Pé, le virtuose, sur le grand Tou Fou, sur le savant Pé Kiu-Yi; il faudrait citer également les traductions de quelques poèmes donnés en exemple, traductions à propos desquelles l'auteur fait cette jolie comparaison: « Je voudrais, dit-il, citer ici quelques-uns de ces poèmes. Mais avant de trop attendre de cette rencontre, que le lecteur réfléchisse à l'immeuse pérégrination que le poème a dû accomplir pour arriver jusqu'à lui. Au départ, chargé de raretés, de beautés sans nombre, il ressemblait à ces caravanes magnifiques que des rois envoyaient autrefois presque au hasard, vers d'autres princes qu'ils ne connaissaient que par ouï-dire. Mais elles devaient affronter mille dangers; des brigands les rançon-

naient, elles franchissaient des fleuves et des montagnes; plus de la moitié de leurs richesses y restait. Le poème, lui aussi, a dû traverser le désert des siècles, et payer de presque tous ses trésors le passage d'un monde à un autre. A peine, lorsqu'il nous parvient, un rubis ou une perle témoignent-ils encore du fastueux envoi primitif. C'est assez, pourtant, pour recevoir le don d'une âme lointaine... »

Ce témoignage d'un lettré d'Occident est d'autant plus significatif qu'il n'a pu goûter les poèmes chinois qu'à travers quelques traductions anglaises et françaises sur la valeur desquelles, nous venons de le voir, il ne se fait pas d'illusion. Pour ceux qui, comme nous, peuvent les lire, les réciter dans le texte même, le plaisir est plus raffiné encore. Cette poésie chinoise distille la sagesse comme un suc précieux qui laisse sur les lèvres ce goût à la fois de miel et d'amertume qui lui donne une saveur rare, nous pouvons dire unique. Et elle enchante par une savante musique des mots qu'aucune traduction ne saurait jamais rendre.

Et que dire maintenant de la prose chinoise des grandes époques classiques? Forte et concise sous les Chu, d'une sobriété élégante sous les Hán, elle devient sous les Tán et pendant la période dite des « Dynasties du Nord et du Sud », d'une magnificence inouïe avec la naissance du « style parallèle » (*tít-luc*) et le développement des genres purement littéraires, comme le *phú* (prose rythmée). Mais c'est encore sous les Fúróng et les Tống (8^e-12^e siècle) qu'elle atteint une perfection vraiment classique. Les noms de Hàn Dũ et de Tô Đông-Pha sont aussi célèbres dans la prose que ceux de Lý Thái-Bach et de Đỗ Phủ dans la poésie. On a coutume de juger la littérature chinoise sur des compositions de concours littéraires. Mais c'est là un genre conventionnel, dont les complications et les puérités à la fois n'ont pas peu contri-

bué à donner au style chinois cette fâcheuse réputation de maniérisme biscornu ou d'académisme compassé qui rebute tant les lecteurs étrangers. Les grands auteurs l'ont toujours dédaigné. Et s'il sévit un peu trop dans les périodes décadentes, il est presque inconnu des grandes époques classiques. Le *cô-văn* ou prose classique de Hân Dũ, par exemple, est d'une sobriété, d'une simplicité émouvante. Je donne ci-après, à titre d'exemple, la traduction de la fameuse « oraison funèbre » que le grand écrivain composa à la mémoire de son neveu, en m'excusant d'avance de ne pouvoir rendre tout le pathétique de cette page célèbre :

« Moi, Dũ, ton petit oncle, j'ai appris
« ta mort depuis sept jours, et la douleur
« dans l'âme, dans un sentiment d'extrême
« sincérité, j'envoie Kiên-trung avec des
« produits de la saison célébrer un sacri-
« fice à ta mémoire, ô mon cher Thập-
« nhĩ-lang !

« Hélas ! orphelin depuis mon jeune âge,
« devenu grand j'étais privé de tout appui.
« Mon grand frère et ma belle-sœur étaient
« mon unique soutien. Dans l'intervalle,
« mon frère mourut dans le Sud. Toi et
« moi nous étions tous deux bien jeunes ;
« nous suivîmes ma belle-sœur qui con-
« duisait la dépouille mortelle de mon frère
« dans notre village natal à Hà-dương.
« Puis, toujours en ta compagnie, j'allai
« vivre dans le Giang-nam. Orphelins et
« malheureux, nous ne nous séparâmes
« pas un seul jour.

« J'avais trois grands frères ; tous mou-
« rurent jeunes. Pour continuer nos grands-
« parents et parents, il n'y avait que toi
« comme petit-fils, et comme fils que moi,
« Pour chacune des deux générations, un
« seul et unique rejeton : image esseulée,
« ombre solitaire ! Ta mère, te tenant la
« main et me montrant du doigt, nous
« dit un jour : « De la famille Hân, voici
« les seuls représentants de deux généra-
« tions ! » Tu étais bien jeune alors et ne

« pouvais retenir ces paroles. Moi, je
« pouvais les retenir, mais étais loin de
« comprendre ce qu'elles disaient de dou-
« loureux et de triste.

« A l'âge de dix-neuf ans, je vins pour
« la première fois à la capitale. Quatre ans
« après, je retournai te voir. Quatre ans
« encore, j'allai visiter les tombeaux de nos
« ancêtres à Hà-dương, et je te rencontrai
« y conduisant la dépouille mortelle de
« ta mère. Deux ans après, je servais
« S. E. le ministre Đồng à Biện-châu.
« Tu vins me voir ; tu ne restas avec moi
« qu'un an, puis me demandas de t'en re-
« tourner pour chercher ta famille. L'an-
« née suivante, Son Excellence mourut ;
« je quittai Biện-châu et tu ne revins
« plus. La même année, j'entrai au service
« du corps d'armée de Tũ-châu. Je t'en-
« voyai chercher ; l'envoyé à peine parti,
« je quittai mes fonctions et encore une
« fois tu ne vins pas. Je pensais
« alors que viendrais-tu me suivre dans
« l'Est (c'est - à - dire à la capitale).
« nous serions encore en terre étrangère
« et ne pourrions y rester longtemps en-
« semble ; pour nous réunir longtemps,
« rien ne valait que de m'en retourner
« dans l'Ouest (c'est-à-dire dans notre
« pays natal) ; je m'y fixerais définitive-
« ment et je te ferais venir.

« Qui eût cru que tu dusses sitôt mou-
« rir et me quitter à jamais ? Quand
« nous étions jeunes tous les deux, nous
« pensions que notre séparation ne devait
« être que provisoire et que nous devions
« un jour ou l'autre nous trouver longtemps
« réunis ensemble. C'est pourquoi je t'ai
« quitté pour aller vivre en étranger à la
« capitale et y chercher un emploi officiel
« avec un traitement de quelques bois-
« seaux de riz. Si j'avais su ce qui devait
« arriver, m'eût-on offert une place de
« ministre que je ne l'eusse pas acceptée
« pour me séparer de toi un seul jour.

« L'an dernier, quand Mạnh Đổng-Giã
« partit pour Hà-dương je lui confiai

« une lettre pour toi dans laquelle je
 « disais : « J'ai à peine quarante ans, et
 « ma vue commence à s'affaiblir, mes che-
 « veux à grisonner, mes dents à devenir
 « branlantes. Je pense à mon père, à mes
 « oncles qui tous moururent dans la force
 « de l'âge. Fatigué comme je suis, pourrai-
 « je vivre bien longtemps ? Je ne puis
 « rentrer, et tu ne veux pas venir. Et si je
 « venais à mourir, quel regret n'aurais-tu
 « pas de ne pouvoir assister à mes derniers
 « moments ! »

« Qui eût pu prédire alors que c'est le
 « plus jeune qui mourrait et le plus âgé
 « qui survivrait, celui qui se portait bien
 « qui serait fauché en pleine force et ce-
 « lui qui était malade qui serait épargné ?

« Mais est-elle vraie la nouvelle qui
 « m'a annoncé ta mort ? Ou bien n'est-
 « ce qu'un mauvais rêve ? Ou bien l'a-t-on
 « mal transmise ?

« Si la nouvelle était vraie, alors toute
 « la vertu de feu mon frère n'aurait abouti
 « qu'à le priver de descendant pour per-
 « pétuer son culte. Et avec ta belle intel-
 « ligence, tu n'aurais pu jouir du bonheur
 « dont tu étais digne ? Ce serai donc
 « celui qui était jeune et fort qui devait
 « mourir et celui qui était âgé et décrépité
 « qui devait survivre ? Non, je ne peux
 « croire à la véracité d'une telle nouvelle.

« Est-ce au contraire un mauvais rêve ?
 « Est-ce que la nouvelle n'aurait pas été
 « mal transmise ? Mais comment se fait-
 « il alors que j'ai devant moi la lettre de
 « Đông-giã et le faire-part de Cánh-lan ?

« Hélas ! la nouvelle n'était que trop
 « vraie ! La vertu de feu mon frère n'a
 « abouti qu'à le priver de descendant. Et
 « avec ta belle intelligence qui te rendait
 « digne de continuer ton père, tu n'a pu
 « jouir du bonheur que tu méritais. Vrai-
 « ment, la loi du ciel est insondable, la vo-
 « lonté des dieux difficile à pénétrer ; la
 « raison des choses échappe à l'entende-
 « ment et la durée de la vie est quelque cho-
 « se d'imprévisible.

« Néanmoins, je sais bien que quant à
 « moi, à partir de cette année, ces cheveux
 « grisonnants deviendront tout blancs, ces
 « dents branlantes tomberont tout à fait ;
 « mes forces baisseront de jour en jour, et
 « ma volonté s'affaiblira. Combien de temps
 « te survivrai-je encore ?

« Si dans la mort on conserve la con-
 « naissance, notre séparation ne sera pas
 « bien longue ; si on n'a plus de connais-
 « sance, la douleur sera de courte durée et
 « s'anéantira dans l'infini des temps.

« Ton fils n'a que dix ans, le mien que
 « cinq ans. Quand jeune et fort on n'est
 « pas sûr de vivre, comment peut-on con-
 « cevoir d'espérer sur la tête de deux frè-
 « les enfants ? Hélas ! Que c'est triste !
 « Hélas ! que c'est triste !

« Tu m'as écrit l'an passé que tu étais
 « atteint de ramollissement des pieds et que
 « ce mal s'aggravait de jour en jour. Je me
 « disais que c'était là une maladie commu-
 « ne aux gens de Giang-nam et je ne
 « m'en inquiétais pas outre mesure. Hélas !
 « es-tu mort de cette maladie, ou est-ce un
 « autre mal qui t'a terrassé ?

* Ta lettre était datée du 17^e jour du 6^e
 « mois. Celle de Đông-giã dit que tu es
 « mort le 2^e jour du 6^e mois. Le faire-part
 « de Cánh-lan n'est pas daté. La raison en
 « est peut-être que l'envoyé de Đông-giã
 « n'a pas eu soin d'interroger la famille sur
 « la date ; quant à Cánh-Lan, il ne savait
 « pas qu'il fallait préciser la date. Quand
 « Đông-giã m'écrivait, il a dû interroger
 « son envoyé et celui-ci a dû donner une in-
 « dication fautive. Les choses se sont-elles
 « passées ainsi ? Je ne sais.

« J'envoie aujourd'hui Kiến-trung venir
 « offrir un sacrifice à ta mémoire, et prendre
 « des nouvelles de tes enfants et de ta vi-
 « eille nourrice. S'ils ont de quoi vivre pour
 « attendre la fin du deuil, qu'ils observent
 « le deuil jusqu'à son expiration, après quoi
 « je les ferai venir avec moi. S'ils ne peu-
 « vent attendre la fin du deuil, on les fera
 « venir de suite. Quant aux servantes et

« domestiques, ils resteront pour observer
 « le deuil. Je tâcherai après de procéder
 « à l'exhumation de tes restes mortels pour
 « les transférer dans notre cimetière de fa-
 « mille : c'est mon plus grand désir, et je
 « n'aurai de cesse que quand je pourrai le
 « réaliser.

« Hélas ! je ne sais depuis quand tu
 « étais malade ni quel jour tu mourus. Pen-
 « dant ta vie nous n'avons pu vivre ensemble ;
 « à ta mort, je n'ai pu assister à tes derniers
 « moments. Je n'étais pas là quand on t'a
 « mis en bière, quand on a procédé à ton
 « enterrement. J'ai mal agi à l'égard des
 « dieux et des esprits, et c'est ce qui a cau-
 « sé ta mort. J'ai manqué de piété et de
 « bonté, aussi je n'ai pu vivre avec toi pen-
 « dant ta vie, ni t'assister à ta mort. Sépa-
 « ré par une longue distance, toi vivant,
 « nous ne pouvions être près l'un de l'au-
 « tre (*liti*, comme l'ombre suit le corps), et
 « mort, ton âme ne m'est jamais apparue en
 « songe. Et tout cela, c'est par ma faute.
 « Comment pourrai-je me plaindre ?

« Que le Ciel est immense et ma douleur
 « infinie !

« A partir de maintenant, je ne ferai
 « plus attention aux choses de ce monde.
 « Je chercherai un coin de terre dans la ré-
 « gion de Y-dinh pour y vivre le reste de
 « mes jours. Je m'occuperai de l'éducation
 « de mon fils et du tien pour tâcher d'en
 « faire des hommes ; j'élèverai tes filles et
 « les miennes jusqu'à leur mariage. Ce sera
 « là ma seule occupation.

« Hélas ! les paroles ont une fin, mais
 « les sentiments sont infinis. Le sais-tu ?
 « Ne le sais-tu pas ? Hélas ! que c'est
 « triste ! — Veuillez agréer ces offrandes ! »

Les critiques chinois s'accordent à con-
 siderer cette page, — qu'il faut lire dans
 le texte même pour en apprécier la valeur
 littéraire, — comme un modèle de prose
 classique. On voit qu'elle est très simple et
 dépourvue de toutes ces vaines fioritures
 qui déparent souvent les compositions chi-
 noises. Cette simplicité de la forme ne le

cède qu'à la sincérité de l'émotion qui se
 dégage de cette « oraison funèbre » ins-
 pirée par le plus profond et le plus pur sen-
 timent familial, résultat de la plus inten-
 sive culture morale qui soit, celle du con-
 fucianisme.

On peut dire d'ailleurs que la littérature
 chinoise tout entière est un perpétuel com-
 mentaire de la doctrine de Confucius, doc-
 trine morale et humaine par excellence,
 expression la plus adéquate de la menta-
 lité et de la pensée chinoises.

« Les Chinois, dit M. Léonard Arousseau, s'intéressent surtout à tout ce qui
 touche à la morale de la vie ; quoique de
 raisonnement subtil et d'imagination auda-
 cieuse, ils ne perdent jamais de vue l'aspect
 pratique des choses. Pénétrés par la natu-
 re et l'esprit conservateur du confucéisme,
 ils se refusent à oublier les choses terres-
 tres, vivantes et réelles, et répugnent à se
 laisser transporter dans le ciel imprécis des
 rêveries métaphysiques. Ils se répètent constamment que, s'il peut par l'esprit atteindre de vertigineuses hauteurs, l'homme est radicalement incapable de modifier sa destinée sur la terre. Cette opinion domine toute l'histoire de la pensée chinoise. »

Mais une doctrine si positive, qui se confine volontiers dans le domaine des choses pratiques, ne doit pas se prêter à une expression littéraire bien variée. Et en effet, bien que le confucianisme forme le fond, la base de la pensée chinoise, celle-ci est enrichie à travers les siècles par des apports incessants du taoïsme et du bouddhisme qui tempèrent, corrigent ce que la doctrine de Confucius peut avoir de sec, d'étroit ou même d'un peu terre à terre, et lui donnent cet élan, cette envolée propice au développement de la littérature et de l'art. « Le confucianisme, dit encore M. Arousseau, est un miroir rigide où la pensée chinoise se penche à tout instant et où elle ne contemple rien qui ne soit l'image prosaïque de la vie humaine ; le taoïsme, au contraire, a tous les frémissements d'un lac et les vi-

sages qu'il reflète ont le contour imprécis des choses de rêve et d'imagination.» — Et le bouddhisme y a ajouté une conception plus profonde, plus philosophique du monde et de la vie, ce détachement transcendant, cette contemplation mystique, cette compassion infinie, qui sont la poésie d'une foi religieuse pure entre toutes.

Et c'est la quintessence de ces trois doctrines fusionnées en une seule, où prédomine la claire raison, la suprême sagesse de Confucius, que des générations d'écrivains et de poètes ont exprimée à travers les siècles dans des vers harmonieux et des proses magnifiques.

Le peuple annamite, dès l'aurore de son histoire, a profondément subi l'emprise chinoise. Du 2^e siècle av. J. C. au 10^e siècle de l'ère chrétienne, notre pays vécut continuellement, sauf quelques courtes périodes d'indépendance, sous la domination politique de la Chine. Pendant ces mille ans et plus, la culture et les lettres chinoises pénétrèrent en Annam. L'histoire conserve le souvenir d'un gouverneur chinois, Sĩ-Nhiếp, d'ailleurs né dans le pays, qui, à la fin du 2^e et au commencement du 3^e siècle, travailla à y répandre l'enseignement des classiques chinois. Les habitants lui en gardèrent une telle reconnaissance qu'il fut surnommé le « roi lettré ». De nos jours encore, on lui rend un culte dans un temple célèbre de la province de Bắc-ninh, au village de Tam-á qui passe pour conserver son tombeau.

Quand, au 10^e siècle, apparut la première dynastie nationale, les Đinh (968-980) les lettres chinoises étaient déjà cultivées avec succès par les Annamites. Ce fut surtout le clergé bouddhique, cette religion ayant pénétré en Annam probablement sous les Tùy (6^e-7^e siècle), qui fournit à cette époque les premiers poètes et prosateurs annamites. Sous les Đinh et les Lê antérieurs (968-1009), l'Annam possédait plusieurs bonzes célèbres dont les Annales

conservent les noms (Vô-Ngai, Phùng-Đĩnh, Duy-Giám, etc.) et auxquels de grands poètes chinois, comme Thâm Thuyên-Kỳ, Trương Tịch adressèrent des poésies. D'autres bonzes furent eux-mêmes des lettrés et des poètes remarquables, comme Trương Ma-ni, Đặng Huyền-Quang, et surtout Ngô Chân-Lưu et Sĩ Thuận dont les vers, dit plus tard l'erudit Lê Qui-Đôn « frappèrent d'étonnement et d'admiration les ambassadeurs des Tống » (順師詩句。宋使驚異。真流詞調。著名一時。)

Les anciennes anthologies conservent quelques bribes de ces premières manifestations poétiques annamites qui ne le cèdent en rien aux œuvres chinoises elles-mêmes.

« La huitième année Thiên-phúc de Lê Đại-Hành (988), racontent les Annales, les Tống envoyèrent en Annam un ambassadeur du nom de Lý-Giác. Quand celui-ci fut arrivé à la pagode Sách-giang, Lê Đại-Hành dépêcha à sa rencontre le bonze Thuận déguisé en sampanier. Lý-Giác, qui était versé dans les belles lettres, voyant deux oies sauvages s'ébattre sur les eaux, improvisa ces vers : « 鶉鶉兩鶉鶉，仰而向天涯。 » (Des oies sauvages, voyez ces deux oies sauvages : elles lèvent la tête et regardent le lointain horizon). Le bonze Thuận, tout en ramant, acheva ainsi le quatrain : « 白毛鋪綠水，紅棹擺青波。 » (Leur plumage blanc s'étale sur l'eau verte, et leurs pattes roses, telles des rames, agitent les flots azurés). L'ambassadeur chinois en fut frappé de surprise et d'admiration. Rentré à l'hôtel des ambassadeurs, il adressa au bonze annamite une poésie fort élogieuse. Thuận ayant montré cette poésie au roi, Lê Đại-Hành la fit examiner par le bonze Khuông-Việt (c'est le surnom de Ngô Chân-Lưu). Khuông-Việt dit : « Dans cette poésie l'ambassadeur chinois manifeste à Sa Majesté le même respect qu'à son propre souverain ».

Le roi, enchanté de cette attention, combla de faveurs l'ambassadeur chinois. Au banquet d'adieux, il ordonna à Khuông-Việt de composer en l'honneur de l'ambassadeur un poème *từ* (poème en vers irréguliers). Voici ce poème : « Une lumière divine, un vent favorable : la voile va s'enfler. Vous allez rentrer dans la terre bénie des dieux. Vous traverserez monts et fleuves, voguant sur les flots immenses. Que la voie du retour est longue ! Au milieu des regrets de la séparation, vidons cette coupe d'adieux, en témoignage de l'affection que nous avons pour vous, ô envoyé impérial ! Examinez bien ce pays de frontières, et rendez compte de votre mission à notre Empereur. »

Ces premiers spécimens de la poésie sino-annamite ne sont certes pas les balbutiements d'une littérature naissante. Les lettres chinoises étaient déjà cultivées bien avant. Mais elles n'atteignirent tout leur éclat que sous les grandes dynasties nationales, les Lý (xi^e - xiii^e siècle), les Trần (xiii^e - xv^e siècle), les Lê (xv^e - xviii^e siècle). Ce sont les Lý qui les premiers organisèrent l'enseignement public et instituèrent les grands concours littéraires pour le recrutement des fonctionnaires de l'Etat. Le premier concours fut celui de la 4^e année Thái-ninh de Lý Nhân-tôn (1075) ; il fut appelé *nhô-học tam-trường khoa*, ou « concours des études classiques confucianistes en trois épreuves ». L'année suivante (1076) fut créée l'Université nationale (*Quốc-tử-giám*) renfermant également le *Văn-miếu* ou temple dédié à Confucius ; c'est le *Văn-miếu* actuel de Hanoi, que les Européens appellent la « Pagode des Corbeaux ». Les Trần instituèrent le *diên-thi*, concours passé dans le palais impérial, devant le Trône, et les trois grades supérieurs du doctorat : *trạng-nguyên*, *thám-hoa* et *bảng-nhân*. Les concours furent particulièrement florissants sous les Lê, où il y avait les concours provinciaux (*hương-thi*) et ceux de la capitale (*hội-*

thi). Les Nguyễn, jusqu'à l'intervention française, continuèrent dignement les traditions littéraires des dynasties précédentes.

Ainsi la culture et les lettres chinoises importées en Annam pendant les dix premiers siècles de domination chinoise y fleurirent pendant les dix siècles suivants d'indépendance politique. La liste est longue des noms qui se sont illustrés dans la littérature sino-annamite depuis les Lý jusqu'aux Nguyễn ; la plupart de ces noms sont également ceux de souverains illustres, d'hommes d'Etat fameux et aussi de grands capitaines. Car c'est une erreur de croire que la littérature n'était dans ce pays qu'un jeu de dilettante, que le lettré enfermé dans sa tour d'ivoire, loin de la réalité vivante, ne passait son temps qu'à ciseler des vers compliqués, à se griser d'une rhétorique creuse. Certes, nous avons eu de ces rhéteurs qui, comme je l'ai dit plus haut, pour se préparer aux concours littéraires, pillaient et plagiaient sans vergogne les auteurs chinois. Nos grands écrivains et nos grands poètes eux-mêmes ne dédaignaient pas de composer de temps en temps ces petites poésies d'un maniérisme peut-être un peu exagéré, mais qui ne manquent pas de charme. Tel ce huitain d'un grand mandarin lettré de Cochinchine sous Gia-long, Trịnh Hoài-Đức, intitulé « La pêcheuse à la ligne » (釣女) :

« Ses cheveux, mal retenus par un peigne de jade, flottent au souffle du vent ;
« Elle a terminé ses travaux de couture et de tissage,

« Et se dirigeant vers la rivière, elle vient s'appuyer contre la balustrade de pierre.

« Le cœur allégé des pensers du gynécée, elle s'amuse à pêcher à la ligne.

« Attirés par le parfum divin qui se dégage de sa personne, des papillons viennent se poser sur la ligne jusqu'à l'alourdir et la faire pencher ;

« Et effrayés par sa merveilleuse beauté, les poissons eux-mêmes tombent au fond de l'eau, laissant l'appât s'en aller à la dérive.

« C'est pour son plaisir qu'elle s'amuse

à pêcher ainsi, ne prêtant nulle attention au succès de sa pêche.

« Et quand elle enlève sa ligne, on dirait qu'une mélancolie d'automne s'étend sur la rivière. »

Mais la littérature sino-annamite ne renferme pas que des morceaux de ce genre. Elle comprend des œuvres d'une inspiration plus forte, plus virile. La littérature des Tràn surtout est célèbre ; ses œuvres en vers et en prose sont d'un beau souffle patriotique, d'une force, d'une vigueur inconnues jusqu'alors et que ne connaîtront pas également celles des dynasties postérieures. Cette dynastie qu'a vaincu les Mongols et les Chams, est une des plus glorieuses de notre histoire. Ses rois, ses ministres, ses généraux même étaient de grands lettrés qui ont laissé des œuvres remarquables. Voici une poésie du général Phạm Ngũ-Lão, le vainqueur des Laotiens et des Chams :

« La lance sous le bras, que d'années déjà j'ai guerroyé à travers le pays,

« Menant au combat des troupes valeureuses, d'une bravoure indomptable ?

« L'homme digne de ce nom doit chercher la gloire par de hauts exploits ;

« Tant qu'il ne l'aura pas obtenue, il aura honte d'entendre l'histoire des héros du passé. »

Je voudrais traduire ici la fameuse proclamation du prince Hưng-đạo, le grand organisateur de la victoire sur les Mongols, général célèbre, qui a encore aujourd'hui son temple à Sept-Pagodes. Mais elle est trop longue.

Cette proclamation fort belle, un des chefs-d'œuvre de la littérature sino-annamite, est adressée par le général à ses officiers à l'occasion de la publication de son « Traité de l'art militaire ». Il leur trace leurs devoirs envers leur souverain et envers la patrie, leur donne des conseils d'une grande noblesse et d'un patriotisme ardent.

Je regrette également de ne pouvoir donner ici la traduction d'une autre pro-

clamation non moins fameuse, celle de Lê Thái-Tổ (Lê-Lợi), à la suite de sa victoire sur les Minh, et de la restauration de l'indépendance annamite après une courte domination chinoise en 1428. Cette page éloquent, faisant le procès de l'occupation chinoise, retraçant les phases de la lutte pour l'indépendance et annonçant la libération du territoire et le commencement d'une ère de paix et de prospérité, fut l'œuvre de Nguyễn Trãi ; c'est un chef-d'œuvre digne du grand ministre qui le composa et du grand roi qui le signa.

En dehors de ces œuvres inspirées par des circonstances historiques exceptionnelles, la littérature sino-annamite compte des noms célèbres dans la poésie et dans la prose comme ceux de Mạc Đĩnh-Chi, de Trương Hán-Siêu, de Phạm Sư-Manh, de Nguyễn Phi-Khanh, de Nguyễn Bình-Khiêm, de Lê Quý-Đôn, de Ngô Thời-Sĩ, etc. . . Sous toutes les dynasties, les lettres chinoises étaient cultivées avec ferveur non seulement par une élite de lettrés, mais dans le pays tout entier. Des concours presque annuels sanctionnaient les études classiques, et des cénacles entretenaient le culte des belles-lettres et de la poésie.

Je ne parle que des œuvres purement littéraires. Mais les ouvrages d'histoire, de géographie, de législation, d'exégèse, les compilations de toutes sortes sont aussi très nombreux. L'érudition était aussi cultivée que la littérature.

Quant aux œuvres proprement annamites, bien qu'elles ne soient pas dépourvues de charme et d'originalité, comme le *Kiêu*, le *Cung-oán*, etc. . . elles sont bien peu nombreuses en comparaison des œuvres sino-annamites, et toutes ou presque toutes sont d'inspiration et de facture chinoises. Remplies de tournures et d'allusions puisées dans les classiques chinois, elles ne peuvent être pleinement comprises et goûtées que par ceux qui possèdent une certaine culture chinoise.

La conclusion qui se dégage de cette étude, c'est qu'il a toujours existé dans ce pays une tradition de culture littéraire qui dérive en droite ligne de la culture chinoise. La diffusion de l'instruction occidentale et l'établissement d'un système d'enseignement importé de France a eu pour résultat de mettre fin brusquement à cette tradition millénaire, créant ainsi une solution de continuité entre le passé et le présent,

néfaste à la bonne formation intellectuelle et morale des Annamites. Une bonne politique d'éducation ne doit pas frustrer ainsi les générations nouvelles de l'héritage d'un long passé, mais au contraire, chercher à l'intégrer dans un système harmonieux, qui, tout en réservant une large place, la principale, à la culture scientifique et moderne, ne fait pas table rase de la culture traditionnelle.

PHAM QUYNH

UN INSTANT DU PASSÉ ÉGYPTIEN

L'Égypte, où les nationalistes s'agitent, attire en ce moment les regards. Il n'est peut-être pas inutile, pour la comprendre mieux, de remonter le cours de son glorieux passé. A l'un des sommets de son antique civilisation, on rencontre la frêle stature de ce Tout Ank Amon, dont la momie naguère fit tant parler. Mme G.-R. Tabouis lui consacre une brillante étude. Il la mérite. Il offre, comme son époque, un mystère si pittoresque ! Il est né, il est mort, c'est tout ce que nous savons de lui, a dit quelqu'un. Oui, mais les stèles et les hypogées retracent ses gestes, les murs de Louqsor célèbrent son apothéose. Et voici en quelques images, sans aborder l'énigme de sa pensée, la silhouette approximative de ce pharaon enfant, souverain dès 11 ans et pour 12 ans à peine.

Le voici, tout petit, grandissant dans le harem royal avec les petites princesses, ses demi-sœurs, et les enfants des vizirs. Tantôt, minuscule scribe accroupi sur le sol sablé de lapis-lazuli, il apprend du ménor le rudiment ; il s'initie, le pinceau dans sa menotte, aux hiéroglyphes, précieux legs de Thot, le divin auteur de la division du temps en trois saisons ; tantôt, sous les longs éventails des stabellifères, il s'amuse au jeu de serpent, ce jeu de l'oeil des Égyptiens.

Courte période de jeux. Le petit prince n'est pas sorti de l'enfance, que, fiancé précocement, il va se marier. Dans l'ombre parfumée des sycomores complices, il a souvent rencontré la belle princesse dont le cœur est le balancier de son cœur, et l'heure d'éternité va sonner. A présent, assis sur un tabouret carré à pieds de

lion, coiffé de l'uréus sacré, le buste nu, les jambes couvertes de fine gaze, chaussé de sandales d'or, il verse sur la jeune reine, de son bras cerclé de bracelets d'or, des parfums suaves. Elle, singulièrement coiffée d'un flot de plumes où brille un disque solaire, un pectoral de pierreries sur la poitrine, écoute tendrement son époux.

Et la vie officielle commence. En ce temps-là, et peut-être dans d'autres, une des activités politiques consistait en banquets. A Thèbes, au bord du Nil, sous la verdure, dans son immense palais de torchis (les architectes laissaient l'albâtre et le granit aux dieux). Tout Ank Amon ne s'en prive point, Mme G.-R. Tabouis nous fait assister à une de ces agapes, dans la grande salle aux piliers lotiformes, jaune ou rouges, du rez-de-chaussée. Une longue et mince table de pierre blanche est dressée entre deux files de tabourets, le long du bassin carré où nuit et jour murmure le chant beccur des eaux. La reine est assise de l'autre côté du bassin, à un guéridon, car c'est un banquet officiel. Il y a là Houy, le vice-roi, aux drus cheveux noirs, bizarrement décolleté ; le député de Koush, le major de Kanmath, le grand-prêtre et d'autres importants fonctionnaires. Tout Ank Amon est tout harnaché de colliers précieux. Et sur un surtout en filigrane d'or — girafes sous des palmiers — parmi les nénuphars et les iris jaunes, circulent les aiguères d'or. Un peuple innombrable d'esclaves sert à boire, présente les oies rôties, les cuissots de gazelles, les fruits monstrueux, les pâtisseries de choix. Des chan-

teurs pincent la guitare calgut, des femmes acrobates viennent danser, cependant qu'un esclave philosophe montre discrètement à chaque convive une petite momie de bois et lui murmure : « Mange, bois et te réjouis, car voilà le sort qui t'attend ! »

Pour dissiper les fumées de la table, le pharaon ira peut-être naviguer sur le Nil. Dans sa barque à coque d'argent, incrustée d'or à la proue, et la poupe en tête de bélier, on le verra, ployant sous la lourde coiffure à mortier, remonter le fleuve. Mais peut-être a-t-il quelque grave décision à prendre : par exemple au sujet du remplacement du gouverneur de Thèbes. Alors il se dirigera vers le temple, car le dieu seul peut le conseiller. Sur son char, mitre en tête, une queue de chacal pendant derrière le dos, précédé de coureurs, il arrivera au sanctuaire. Accueilli par deux prêtres aux pieds nus, à la tête rase, il entre : partout flotte une odeur d'encens. Il gagne le saint des saints gardé par le grand-prêtre. Derrière le voile apparaît la statue d'Amon, dorée, articulée. Le grand-prêtre prend deux rouleaux de papyrus : l'un conclut en substance au remplacement du gouverneur, l'autre le déclare inutile. Il les tend à Amon. De son bras articulé, le dieu prend le premier rouleau, repousse le second qui tombe sur les dalles. Le gouverneur sera remplacé.

Quand les dieux se chargent ainsi des responsabilités, le fardeau du pouvoir n'est pas accablant. Tout Ank Amon, dans son souci de rétablir le culte traditionnel d'Amon, se montra épris, paraît-il, d'un idéal humain. Pour nous, les vieilles pierres égyptiennes témoignent encore contre ce roitelet de trop de souffrances. Il laissa trop de multitudes courbées sous le soleil de feu et la courbache des contremaitres, acharnées, de l'aube à la nuit froide, sans d'autre secours qu'un peu d'eau boueuse et une galette de dourah, à ériger des tombes cyclopéennes. Il connut encore moins de pitié à l'égard des mineurs du Sinaï, qui, tout vaincus qu'ils fussent, n'avaient pas mérité de peiner nuit et jour sans manger ni boire. Mais il faut uger à l'échelle de la morale antique, et reconnaître que Tout Ank Amon eut des prétentions à la démocratie.

Sous son règne, l'instruction était ouverte à tous ; n'importe quel scribe pouvait arriver au rang d'administrateur ou

même de gouverneur de la capitale. Il avait un Parlement, la Grande Guenbet, formée elle-même des guenbets régionaux, assemblées d'hommes compétents de toutes les provinces. Il rendait la liberté aux serfs artisans des ateliers royaux. Il partageait les terres au profit des pyramides. Loin de gouverner en autocrate absolu, il déléguait ses pouvoirs aux vizirs, ou valis, qui étaient ce que sont nos ministres. Et ces vizirs pourraient encore nous donner des conseils, s'il est vrai que sans loi ni code, ils répétaient avec le calife Omar : « Il n'y aura jamais d'homme plus puissant à mes yeux que le plus faible d'entre vous, s'il a pour lui la justice. » Ou encore : « Garde-toi de prendre parti pour les gens de ta parenté. . . » Si pur que fût son dessein, le petit pharaon put à peine l'ébaucher. Miné par la phthisie, déjà neurasthénique, il dut s'évanouir avant l'heure « par le chemin où se couche le soleil ».

Le voici étendu sur son lit de douleur. Une troupe d'hommes rasés, affublés de peaux de panthères, se pressent à son chevet ; ce sont les médecins du palais. S'il y en a là à peu près autant que d'organes ou de symptômes de mal, c'est que tous sont des spécialistes, qui, des yeux, qui du ventre, qui des douleurs internes. Hypnotisés par la paire de vaisseaux qu'ils cherchent en chaque partie du corps, ils préparent des emplâtres innommables où la corne de cerf pilée se mêle au sang du lézard, et pour calmer la soif du royal malade, des tisanes de liane et de safran. Surtout ils cherchent, avec les exorciseurs, à écarter le malin esprit qui annihile leurs efforts.

Ils n'y parviennent pas ; ce serait étonnant. Mais le pieux pharaon ne redoute pas ses destinées éternelles. La mort, à ses yeux, c'est la guérison, la mort à la douce odeur du lotus, la mort est désirable comme l'est, pour un homme longtemps captif, le retour au foyer. Sous la conduite de Thot, il traversera le sombre fleuve, il abordera les champs d'Ialou, qui ne cachent aucun reptile suspect, et où les élus restent mollement assis au bord des eaux tranquilles, à l'ombre fraîche des grands arbres toujours verts.

Ainsi passa ce somptueux et débile instant d'une race.